

L'ENQUÊTE DES GASTON OU LES SOCIOLOGUES AU TRAVAIL

Jacques Dofny et Bernard Mottez à la tôleterie de Mont-Saint-Martin en 1955

Gwenaële Rot, François Vatin

Le Seuil | « Actes de la recherche en sciences sociales »

2008/5 n° 175 | pages 62 à 81

ISSN 0335-5322

ISBN 9782020987301

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2008-5-page-62.htm>

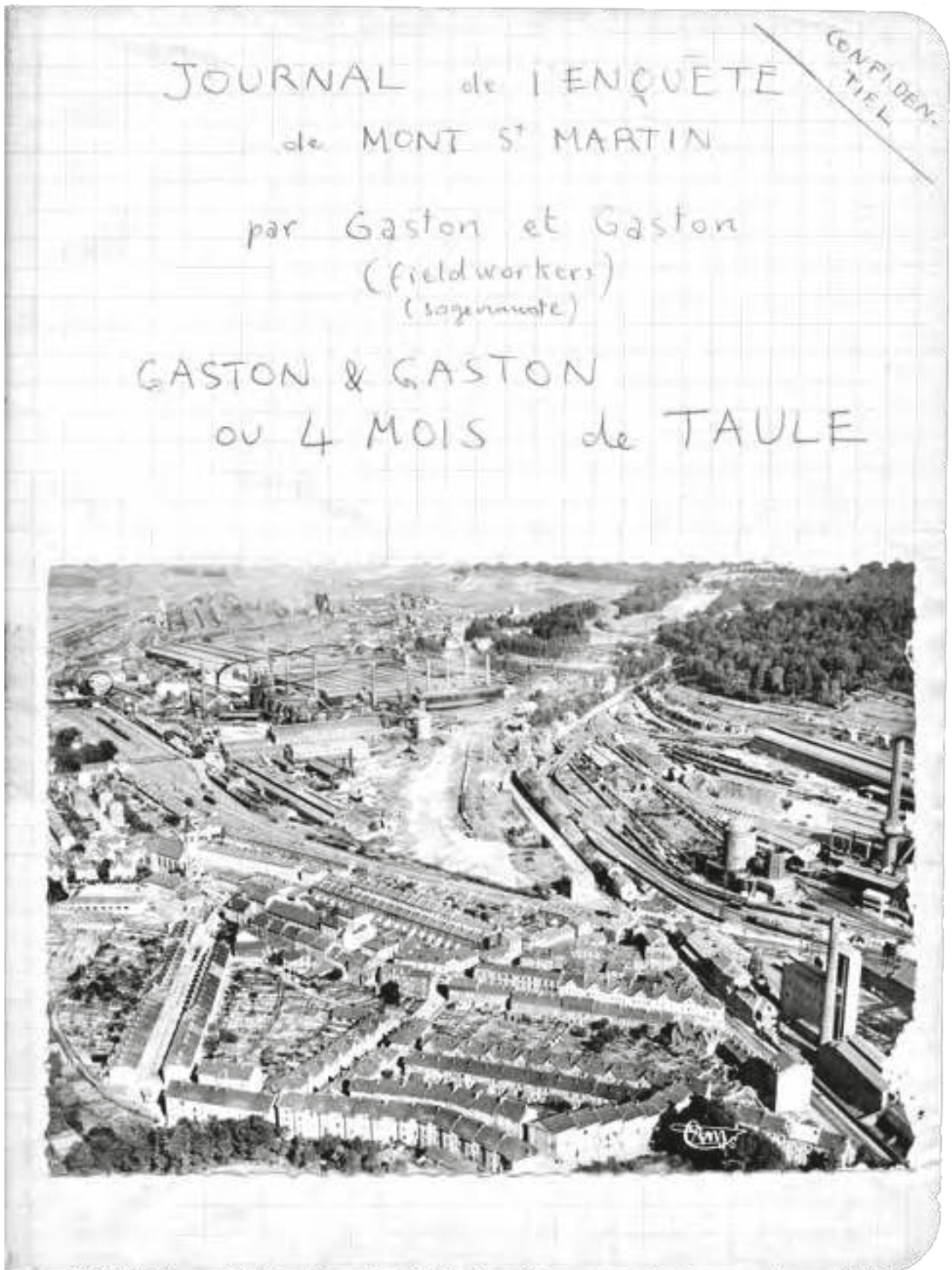
Pour citer cet article :

Gwenaële Rot, François Vatin « L'enquête des Gaston ou les sociologues au travail. Jacques Dofny et Bernard Mottez à la tôleterie de Mont-Saint-Martin en 1955 », *Actes de la recherche en sciences sociales* 2008/5 (n° 175), p. 62-81.
DOI 10.3917/arss.175.0062

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



EN-TÊTE DU CAHIER DES GASTON : L'usine du Mont-Saint-Martin, 4 mois de taule.

L'enquête des Gaston ou les sociologues au travail

Jacques Dofny et Bernard Mottez à la tôlerie de Mont-Saint-Martin en 1955

Au sortir de la guerre, une nouvelle sociologie émerge en France. En rupture avec ce qui est alors jugé comme le théoricisme de l'école durkheimienne, elle repose sur l'« enquête de terrain ». La sociologie du travail est à l'avant-garde en la matière, en bonne part en raison du rôle pionnier joué par Georges Friedmann, qui, du Centre d'études sociologiques qu'il dirige depuis 1949, lance sur le terrain de jeunes chercheurs, souvent venus à la sociologie après avoir découvert ses *Problèmes humains du machinisme industriel* publiés en 1946. Si l'influence de Friedmann sur la rénovation de la sociologie française après-guerre est considérable, il convient toutefois de rappeler qu'il ne put lancer ses disciples sur le terrain que parce que les conditions extra-académiques s'y prêtaient. Une « demande sociale » s'exprimait autour des questions du travail et de la modernisation industrielle. Friedmann sut la capter, mettre en place les équipes d'enquête, inspirer leur travail par ses propres réflexions et certifier par son autorité académique les résultats obtenus.

L'enquête au Mont-Saint-Martin, réalisée au milieu des années 1950, occupe dans ce contexte une place particulière. Elle ne fait pas partie de la première vague d'enquêtes suscitées par Georges Friedmann, qui comprend la célèbre étude sur les usines Renault d'Alain Touraine¹, celle sur l'industrie horlogère du Doubs de Viviane Isambert-Jamati², et celle sur les laminoirs ardennais

de Maurice Verry³. Financée d'abord par l'Agence européenne de productivité, puis par le Commissariat général à la productivité dans le cadre du plan Marshall, cette enquête s'inscrivait dans le cadre d'un projet de l'OCDE sur « les attitudes des ouvriers de la sidérurgie en face des changements techniques ». Des enquêtes similaires furent menées en Allemagne, en Belgique, en Grande-Bretagne et en Italie⁴. En France, l'enquête était placée sous la responsabilité de l'Institut des sciences sociales du travail de Paris, institution hybride vouée à la formation syndicale et placée sous la double tutelle de l'université de Paris et du ministère du Travail⁵. L'ancrage de cette recherche dans une institution à vocation non strictement académique facilitait l'accès des chercheurs au monde de l'entreprise, patronal, mais aussi syndical, à une époque où il était encore rare que les sociologues entrent dans les usines pour des études prolongées.

L'équipe française put étudier en temps réel un changement industriel : l'installation d'un nouveau laminoir à tôle forte. Au-delà de l'examen des conséquences directes de cette innovation industrielle sur les classifications et les salaires, l'objectif était d'identifier les « attitudes » des ouvriers face aux changements techniques, c'est-à-dire leur perception plus ou moins favorable du « progrès technique ». Cette problématique, qui trouve pour une part sa source dans la psychologie

1. Alain Touraine, *L'Évolution du travail ouvrier aux usines Renault*, Paris, Presses du CNRS, 1955.

2. Viviane Isambert-Jamati, *L'Industrie horlogère dans la région de Besançon*, Paris, PUF, 1955.

3. Maurice Verry, *Les Laminoirs ardennais, déclin d'une aristocratie professionnelle*, Paris, PUF, 1955.

4. Étaient impliqués notamment l'université de Liverpool, l'Institut Solvay de Bruxelles et l'université de Milan (entretien de Gwenaële Rot et Anni Borzeix avec Yves Delamotte, juin 2008 ; sur Y. Delamotte, voir *infra*).

5. Cet organisme fondé en 1951 s'était doté en 1954 d'un centre de recherches dirigé par Jean Stoetzel. D'après Yves Delamotte, l'obtention de ce contrat de recherche a

été à l'origine de la création de la section recherche de l'ISST : « Olga Raffalovitch a eu l'idée d'obtenir un financement pour cette recherche... et a trouvé des interlocuteurs auprès de Lorraine Escaut. C'était l'occasion de créer le centre de recherches de l'ISST. C'est finalement l'occasion de la recherche... qui a débouché sur l'ISST, il ne fallait pas rater cela. Il y avait des moyens

incomparables par rapport à ce qui existait antérieurement... voilà, c'était comme cela. J'ai été recruté pour cela : gérer le projet 164 de l'Agence européenne de productivité [l'enquête de Mont-Saint-Martin] et le centre de recherches » (entretien avec Yves Delamotte cité). La consultation des archives (Archives nationales et archives du Rectorat de Paris) n'a pas fourni de précisions sur ce point.

industrielle américaine, annonce en même temps la notion de « conscience ouvrière » qu'Alain Touraine développe dans sa thèse de 1965.

Cette enquête se caractérise par sa durée et son échelonnement dans le temps. La première phase, consistant en l'étude de l'ancienne tôlerie, se déroula de novembre 1954 à mai 1955 ; la seconde fut réalisée d'octobre 1956 à mai 1957, après le changement technique. Au total, ces enquêtes de terrain mobilisèrent six personnes : Bernard Mottez, Jacques Dofny et Adrien Morel pour la première phase, Claude Durand, Paul Pascon et Philippe Pigenet pour la seconde. La direction effective de l'enquête relevait de deux jeunes disciples de Georges Friedmann : Alain Touraine et Jean-Daniel Reynaud qui avaient respectivement 29 et 30 ans. Tous deux normaliens agrégés, ils disposaient d'une autorité académique que n'avaient pas leurs enquêteurs⁶. Attachés de recherche au CNRS, ils ne sont en effet plus tout à fait des débutants. Cette recherche correspond à une période de transition dans leur carrière professionnelle ; quelques années plus tard, ils seront l'un et l'autre des personnalités académiques installées.

Un rapport préliminaire ronéoté de la première phase de l'enquête fut publié en 1954 sous la seule signature de Bernard Mottez⁷. Il fut suivi en juin 1955 d'un nouveau rapport, signé cette fois par Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine⁸. Le rapport final, publié en 1957⁹, fut abondamment diffusé dans la communauté des sociologues du travail¹⁰. Il fallut toutefois attendre 1966 pour que la recherche soit éditée¹¹. Le nom de Mottez n'apparaît ni sur la couverture du rapport de 1957 ni sur celle du livre de 1966. Parti en 1956 pour effectuer son service militaire en Afrique du Nord¹², il n'avait pu participer à la mise au point finale du rapport. Yves Delamotte rappelle toutefois dans l'avant-propos de l'ouvrage de 1966 l'importance de sa contribution : « Bernard Mottez fut empêché par ses obligations militaires de participer à la rédaction du rapport de 1957 et par un malheureux paradoxe se trouve ainsi absent d'un ouvrage qui doit tant à son travail. »

Dans l'ouvrage publié, on trouve des descriptions techniques des différents processus de production avant et après le changement technique, de nombreux tableaux

statistiques sur la répartition des effectifs, la distribution des qualifications, les rémunérations et, *in fine*, les résultats de l'enquête sur les attitudes. En introduction, Touraine résume les résultats en ces termes : « Le jugement porté sur les conséquences du changement est favorable, mais il s'inscrit sur un fond de pessimisme presque inchangé. [...] Le pessimisme général reste dominant. Tout se passe comme si la grande majorité de ces ouvriers se représentait l'évolution sociale sous la forme de deux courbes ; l'une, dont l'ascension se précipite, est celle du progrès technique et économique ; l'autre, celle de la condition ouvrière, tend à s'abaisser continuellement¹³. »

Une enquête de plusieurs années peut-elle se résumer en un tel résultat ? Qu'est-ce d'ailleurs qu'un « résultat » sociologique ? Comment est-il construit dans les opérations successives de tri et de reformulation des données, surtout dans une enquête longue et collective comme celle de Mont-Saint-Martin ? Le produit d'une recherche ne réside-t-il pas par ailleurs autant dans les transformations qu'elle a opérées dans l'esprit des chercheurs que dans leurs publications ? Telles sont les questions que nous nous sommes posées dans la présente étude. Elle procède d'une démarche d'« archéologie du savoir ». Nous sommes en mesure en effet de dégager certains des différents « états » (comme on dit d'une peinture) de l'enquête, c'est-à-dire des différentes strates superposées cachées derrière la façade seule visible de l'ouvrage de 1966. Outre les différents rapports intermédiaires, nous disposons en effet des documents de travail de Bernard Mottez et Jacques Dofny constitués à l'occasion de la première phase de la recherche : des questionnaires¹⁴, des fiches d'enquêtes, des correspondances avec leurs chefs et surtout leur très précieux cahier d'enquête, le *Cahier des Gaston*, qui sera l'objet principal de la présente étude¹⁵.

Les Gaston et leur cahier

Jacques Dofny et Bernard Mottez ne se connaissaient pas avant l'enquête mais une grande complicité s'est immédiatement installée entre eux. Peut-être parce que,

6. Pour une étude sur le profil social de ceux qui s'engagent en sociologie à l'époque, voir Johan Heilbron, « Pionniers par défaut ? Les débuts de la recherche au Centre d'études sociologiques (1946-1960) », *Revue française de sociologie*, 32(3), 1991, p. 365-379.

7. Bernard Mottez, sous la direction de Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine, « Rapport préliminaire sur l'enquête : attitude des travailleurs de la sidérurgie à l'égard des transformations techniques », ISST, décembre 1954.

8. Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine. En collaboration avec Jacques Dofny et Bernard Mottez, « Attitudes des ouvriers

de l'industrie sidérurgique à l'égard des changements techniques. Rapport sur la première année d'étude », juin 1955.

9. « Attitudes des ouvriers de la sidérurgie à l'égard des changements techniques », Rapport présenté par Jacques Dofny, Claude Durand, Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine, Paris, Université de Paris, Institut des sciences sociales du travail, 1957, 289 p.

10. Il est cité à plusieurs reprises dans différents chapitres du *Traité de sociologie du travail* édité sous la direction de Georges Friedmann et Pierre Naville en 1961 et 1962, Paris, Armand Colin.

11. Jacques Dofny, Claude Durand, Jean-

Daniel Reynaud et Alain Touraine, *Les Ouvriers et le progrès technique*, Paris, Armand Colin, série Sciences sociales du travail, 1966.

12. Bernard Mottez a publié deux articles poignants qui évoquent indirectement cette expérience : « Nous ne sommes pas des héros. Réflexions sur quelques limites structurelles de la propagande et de la lutte antiaérologique à l'armée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1, janvier 1975, p. 98-101 ; « Les blessures de la guerre », *ibid.*, 3, mai 1975, p. 41-42.

13. A. Touraine, in J. Dofny, C. Durand, J.-D. Reynaud et A. Touraine, *Les Ouvriers et le progrès technique*, op. cit., p. 242 et 249.

14. Certains questionnaires remplis par les enquêteurs sont consultables à la BDIC (Fonds Claude Durand, Fd 1961, 1/1(1), carton I Questionnaire 1955, 85 pièces). Les autres documents que nous citons étaient glissés dans le *Cahier des Gaston*. Le contenu précis de ces questionnaires qui furent administrés dans la suite de l'enquête mériterait en soi une étude, que nous ne pouvons mener ici.

15. Le *Cahier* nous a été communiqué lors d'un entretien biographique réalisé avec Bernard Mottez le 17 juin 2002. Nous avons réalisé avec lui à son domicile deux autres entretiens portant sur l'enquête de Mont-Saint-Martin, les 4 et 17 novembre 2004.

par bien des aspects, leurs parcours biographiques, du monde de l'usine à celui de la sociologie du travail, étaient comparables.

Jacques Dofny (1923-1994) est né à Charleroi. Son grand-père, ouvrier chaudronnier, avait fondé une usine que dirigèrent ensuite son père et son frère ingénieur. Il précisait, en 1991, avoir dans ce contexte « appris à souder, à tourner l'acier et surtout [à se] sentir très proche de ceux qui y travaillent¹⁶ ». En 1949, il part étudier le syndicalisme en Angleterre et se fait embaucher à Sheffield comme aide-lamineur dans une aciérie. Fort de cette expérience, il souhaite « reprendre des études axées sur le syndicalisme et la vie ouvrière et puis militer¹⁷ ». Après un an passé en Allemagne où il travaille dans un centre d'études franco-allemand, c'est de retour à Bruxelles qu'il découvre les *Problèmes humains* de Georges Friedmann. Cette lecture l'amène à contacter le maître. Sur ses conseils, il entreprend des études à la Sorbonne tout en suivant des séminaires à l'École pratique des hautes études. Il part ensuite, sous statut de stagiaire du CNRS, à Romans, où il fait de l'observation participante dans une usine de chaussures¹⁸. Cette recherche sera interrompue à la demande de Friedmann au profit de celle de Mont-Saint-Martin.

Bernard Mottez, né en 1930, a lui aussi passé son enfance dans l'atmosphère de l'usine, celle des forges de Châtillon-Commentry où travaillait son père, ingénieur « maison ». Mottez a gardé de cette époque des souvenirs marquants du monde ouvrier, qu'il a toujours observé à travers le prisme de la tradition anarcho-syndicaliste, plutôt qu'à travers celui du marxisme, pourtant si important pour les sociologues de sa génération. Au sortir du baccalauréat, il entame des études de philosophie à la Sorbonne, mais, non normalien, il comprend que la voie de l'agrégation lui est fermée. Il s'oriente donc vers la sociologie et prend contact avec Touraine. C'est à l'initiative de ce dernier qu'il est embauché avec Dofny comme stagiaire CNRS pour l'enquête à Mont-Saint-Martin. Mais il avait sept ans de moins que son comparse et surtout, à sa différence, aucune expérience de l'enquête sociologique. Aussi reçoit-il une rapide formation assurée par Touraine et Reynaud¹⁹. Il n'est donc pas étonnant que les interrogations méthodologiques qui parsèment leur *Cahier* soient principalement de sa plume.

L'inquiétude professionnelle et morale de l'enquêteur est en effet le thème qui domine le *Cahier*. Cette préoccupation quant à la nature même de leur travail est à l'origine du surnom dont Dofny et Mottez se sont affublés : « les Gaston » étaient en effet une transposition des Dupondt, les célèbres limiers belges des bandes dessinées d'Hergé. Ce nom leur restera comme l'expression de leur expérience commune. On trouve, collée dans le *Cahier*, une coupure de presse annonçant la Saint-Gaston le 24 avril 1955. Ils continuèrent à employer ce nom dans leur correspondance et à se fêter la Saint-Gaston jusqu'au décès de Dofny en 1994²⁰. Cette autodérision visait leur maladresse de débutants, mais aussi leur rôle de « flics » : « Nous, on se promenait dans les usines les mains dans les poches, on se disait : "Les ouvriers vont nous voir comme des inspecteurs... pour faire le rendement ou autre." Alors dans Tintin il y a les Dupont et Dupond et pour changer le truc on s'est appelé "Gaston et Gaston", c'était parce qu'on se promenait dans l'usine en regardant à droite et à gauche comme des flics mais on se sentait comme des flics, on était obsédés par ça²¹. » Cette crainte n'était pas infondée comme en témoigne cet entretien avec un contremaître réalisé « en duo » par les Gaston le 2 avril.

Jacques Dofny, samedi 2 avril 1955

Extraits du *Cahier des Gaston* (ce long entretien avait été réalisé le 2 avril dans les vapeurs d'alcool, ce qui explique que la parole se soit ainsi libérée. Le même contremaître exprime son inquiétude face aux « ingénieurs Bedeaux ». Voir l'extrait cité plus loin).

« Les ouvriers vous prennent pour des gens de l'usine ou qui travaillent d'une façon ou l'autre pour l'usine. Vous êtes des mouchards. On ne sait pas exactement. Vous vous promenez. Ils se demandent si vous ne travaillez pas dans une organisation genre Bedeaux. Moi j'ai de suite compris que non [parce] ce que j'ai bien vu que vous n'observez pas ce que vous auriez dû observer si vous aviez fait un tel travail. Vous ne prenez aucun chronométrage notamment. » Le 22 avril, un ouvrier leur retourne en revanche l'argument pour justifier son refus de répondre, « ils ne sont même pas de "vrais" flics : "mais j'ai dit non c'est non ; je n'ai rien à vous dire. [...] Mais vous n'êtes pas des flics vous ne pouvez pas nous forcer à parler si on n'en a pas envie". »

16. « Entretien avec Jacques Dofny, professeur et bâtisseur », *Sociologie et sociétés*, XXIII(2), automne 1991, p. 61-77.

17. *Id.*

18. Sur l'observation participante dans l'industrie de la chaussure, et la référence aux travaux de Dofny, voir aussi Jean Peneff, « Les débuts de l'observation participante ou les premiers sociologues à l'usine », *Sociologie du travail*, XXXVIII (1), 1996, p. 25-42.

19. Bernard Mottez nous a fait un récit comique de sa formation, inspirée par la méthode du « sociodrame » du psychosociologue américain Jacob Moreno, alors en vogue : « Il y avait des doutes quant à ma qualité pour faire un travail comme cela et je me souviens juste le jour où ils ont entrepris [de faire ma formation] car quelque temps auparavant il y avait Moreno [qui était venu à Paris]. Moreno faisait surtout des sociodrames. On met

les gens dans une situation donnée et on analyse leur comportement... Alors Reynaud et Touraine me donnaient une situation. "Allez, vous avez passé des vacances en Espagne, on va voir... Vous avez perdu votre passeport, vous allez voir l'ambassadeur pour demander un nouveau passeport..." », et, dans ce rôle, Reynaud ou Touraine faisaient l'ambassadeur et disaient "ah c'est bien curieux... qu'est-ce que vous..." Pour voir comment je me

démardais, pour voir si j'étais capable de répondre imaginativement [...] et c'est comme cela qu'ils faisaient ma formation ! » (Entretien avec Bernard Mottez, 4 novembre 2004).

20. Entretien avec Bernard Mottez, 4 novembre 2004.

21. Entretien avec Bernard Mottez, 17 novembre 2004.

20/I.

TREGARD.

Observations concernant le premier rapport, en vue de sa communication.
 Se plaint du manque de présentation de l'esprit de la politique sociale.

I° Colonie de vacances.
 On ne fait pas des colonies de vacances pour le plaisir de faire des colonies de vacances. Il y a des colonies selon les tempéraments et les besoins des enfants, sous contrôle médical. Il y a des colonies à la mer, à la montagne, à la campagne. Le but est de former physiquement la future main d'oeuvre de l'usine, et de la former aussi moralement, pour les habituer à la vie de communauté.

DOCUMENTATION C.F.M. 78, rue de Wollignies Paris 12 RAPDTR No 365


Bibliothèque

C'est évidemment géré par le comité d'établissement qui peut proposer l'achat de certains livres. C'est ainsi qu'ils ont demandé l'achat de livres de Marx. (RRHHHH) Ceux-ci n'ont jamais été demandés par les ouvriers évidemment, mais certains ingénieurs l'ont lu. Le meilleur moyen de déguster à tout jamais les ouvriers du marxisme serait de leur faire apprendre par coeur le Capital. (Vous l'avez lu vous ? Mettez: certains livres. Vous avez compris moi j'ai essayé, c'est indigeste.)

La bibliothèque est un centre culturel en vue de faire monter l'ouvrier (Mettez: il n'y a rien de tel que les livres pornographiques). Il y a 7.000 volumes. Le Jeudi il y a des réunions pour les enfants initiation musicale, tourisme artistique.

CARTES PERFORÉES DESTINÉES AU TRAITEMENT MÉCANOGRAPHIQUE DE L'ENQUÊTE, récupérées à usage de fiches ; ici, deux notes caustiques sur la politique paternaliste de l'entreprise.

PES MILLIERS DE TEMOIGNAGES! "NOTRE SEUL REGRET c'est de n'avoir pas connu plus tôt Maina Juan."



LEITER ! AVANT CHAQUE ENQUÊTE, CONSULTEZ MAINA JUAN

« Ah si nous y avions pensé plus tôt » nous eût-on de Longwy.

ENQUÊTEURS!
POUR COLLER VOS PAPIERS
UNE SEULE COLLE
CLAIRFIX

ADHÉRENCE PARFAITE



LIMPIDITÉ

Colle le métal sur bois, sur verre. Résiste à l'eau chaude. Recommandée pour : maquettes, photos, reliures, vaisselles. En vente : Grands magasins, Drogueries, Bazaars, Magasins d'articles de Pêche.

Société SEP, 25 bis, rue Victor-Hugo
CHARENTON - ENT. 33-84
Echantillon gratuit contre timbre 15 frs

LE GRAND
SPÉCIALISTE
de
« LA SERVIETTE
DE L'ENQUÊTEUR »

RIVOLI VOYAGE
LE PLUS GRAND SPECIALISTE
DE LA SERVIETTE EN CUIR
(Catalogue gratuit sur demande)



MAROQUINERIE ET
ARTICLE DE VOYAGE
4, boulevard de Sébastopol, PARIS
Il sera consenti 5 % d'escompte à toute personne se recommandant de la revue.

LES ENQUÊTEURS MODERNES

offrono una Life:
un gesto gentile
che concilia
la simpatia



Life Savers la caramella col buco

TROIS EXTRAITS DU CAHIER DES GASTON présentant des détournements humoristiques de publicités découpées dans des journaux.

L'enquête à Mont-Saint-Martin fut une expérience initiatrice. Elle constitua une plongée dans ce monde ouvrier lorrain, celui des usines, mais aussi des cafés enfumés où l'on jouait au *pinball* (billard électrique), des petites maisons ouvrières, territoire des femmes, où parfois on leur offrait le café ou la bouteille de mirabelle, et où parfois, au contraire, le rideau se tirait en forme de fin de non-recevoir. Derrière l'objectivisme scientifique qui ressort des publications officielles sur l'enquête, c'est une tout autre figure du travail sociologique qui transparaît dans le *Cahier*. On est là très loin du « paradigme technologique » par lequel on a décrit la sociologie française du travail d'après-guerre et beaucoup plus près de l'esprit de l'École de Chicago, dont les travaux ne se diffusèrent en France qu'un quart de siècle plus tard²².

À partir de ce document d'exception, mais aussi des divers éléments d'archives retrouvés glissés dans ce cahier (cartes perforées sur lesquelles étaient consignés des résumés d'interview de chefs de service ; copie d'une lettre adressée à Touraine et Reynaud, tableaux de données chiffrées, note sur le recrutement de Dofny par Georges Friedmann, questionnaires documentés par les enquêteurs), il est possible de remonter le temps de l'étude, de mettre en évidence les opérations successives de traduction qui, progressivement, ont produit un discours à vocation académique, susceptible de dire le « réel » d'une situation sociale, à partir d'un ensemble éclaté de démarches, d'échecs, de notations, de choix d'enquêtes plus souvent subis que voulus...

Le *Cahier des Gaston* commence à la deuxième phase du premier temps de l'enquête. En effet, Bernard Mottez avait tout d'abord été envoyé seul dans l'usine, comme « stagiaire²³ » de novembre à décembre 1954, pour recueillir un certain nombre de données économiques et sociales sur l'entreprise (productions, effectifs, etc.). Le 4 janvier 1955, Jacques Dofny le rejoint et la rédaction du *Cahier* commence dès le 7 janvier. Cette seconde phase de l'enquête est consacrée à la préparation du questionnaire. Un troisième enquêteur, Adrien Morel²⁴, arrive le 14 mars pour la troisième phase de cette première enquête : celle de la passation du questionnaire. Le *Cahier* se termine en mai 1955 lorsque les enquêteurs quittent définitivement Mont-Saint-Martin.

Le *Cahier* s'ouvre sur le titre : « Journal de l'enquête de Mont-Saint-Martin, par Gaston et Gaston (*field-workers*) (*sogennante*)²⁵ » et le sous-titre « Gaston

et Gaston ou 4 mois de taule » ; dans le coin en haut à droite, la mention « confidentiel » ; en bas de la page, une carte postale d'une photo panoramique de l'usine, ladite « taule » [voir photo n° 1, *Cahier*, « Gaston et Gaston ou 4 mois de taule », p. 62].

Les premières pages, complétées à la fin de l'enquête, comprennent une photographie des deux enquêteurs dans un décor de foire en carton-pâte. Cette représentation est légendée ainsi : « Photo de Gaston et Gaston prise quelques jours après la fin de l'enquête dans la cour principale de l'Hôpital Sainte-Anne à Paris (13^e). Cette enquête aura montré à quel point il importe de développer, même dans ce genre d'entreprise, un service de sécurité et d'hygiène consistant principalement dans l'octroi de vacances périodiques » [voir photo n° 2, *Cahier*, « Les Gaston à Sainte-Anne », p. 69].

Au total, le *Cahier* comporte près de 80 pages, dont environ un tiers ont été écrites par Jacques Dofny, et les deux tiers par Bernard Mottez. Il est documenté quotidiennement du 7 janvier au 22 mars 1955. Il est significatif en revanche que rien ne figure lors des brefs passages des enquêteurs à Paris : le *Cahier* est indissociablement lié à l'espace physique de Mont-Saint-Martin. Un relâchement, perceptible en février, correspond probablement à la phase la plus fastidieuse de l'enquête, préalable à la passation du questionnaire : recueil et traitement statistique des données quantitatives et l'analyse de postes. Lors de la réalisation de la campagne d'entretiens, les Gaston s'attellent plus régulièrement à la documentation de leur *Cahier*. Les circonstances s'y prêtent : confrontés à des difficultés méthodologiques importantes, ils éprouvent le besoin de coucher par écrit leurs préoccupations. Les observations et entretiens réalisés à l'usine la nuit les amènent également à enrichir leur *Cahier* de notations ethnographiques.

Des données de différente nature sont consignées : dates de rendez-vous (pris, manqués, reportés), extraits d'entretiens avec les contremaîtres ou avec des ouvriers syndicalistes, détails de ce qui a été fait dans la journée (analyses de poste, visites d'atelier, rencontres avec les cadres, les syndicalistes, les ouvriers, etc.), descriptions techniques (parfois agrémentées de dessins), retranscriptions partielles d'entretiens²⁶ ou de dialogues impromptus ; consignes fournies par les *Leiter* (« directeurs » en allemand) Reynaud et Touraine, selon le surnom que les Gaston leur donnent dans leur *Cahier*, mais aussi

22. Bernard Mottez, qui abandonna la sociologie du travail au début des années 1970 pour s'intéresser au « monde des sourds », a, dans ses travaux en ce domaine, très largement anticipé la diffusion de l'« interactionnisme symbolique » en France. Voir Bernard Mottez, *Les Sourds existent-ils ?*, textes réunis et présentés par Andrea Benvenuto, Paris, L'Harmattan, 2006.

23. Ce statut de « stagiaire » est évoqué

à plusieurs reprises dans le *Cahier des Gaston*. Il était compris, semble-t-il, par la direction de l'usine par assimilation à celui de « stagiaire ingénieur ».

24. Jacques Dofny et Bernard Mottez ne s'entendaient pas avec Adrien Morel, notamment en raison de ses opinions politiques de droite. Ils se méfiaient de sa trop grande proximité avec l'encadrement de l'usine et du risque qu'il « parle trop ». Il ne semble pas

qu'Adrien Morel ait poursuivi une quelconque carrière en sociologie. Les archives Claude Durand déposées à la BDIC comprennent certains questionnaires passés par Adrien Morel et rageusement commentés (au crayon rouge) par Bernard Mottez.

25. L'allemand est très présent dans le *Cahier des Gaston*. C'était alors la langue de la philosophie que Bernard Mottez avait pratiquée à la Sorbonne. Peut-être la proxi-

mité de l'Allemagne a-t-elle aussi joué. Il n'est jamais question de germanophones dans le *Cahier*, mais on y trouve pourtant une coupure de presse en allemand.

26. L'enquête devait se réaliser « par questionnaires » et ne prévoyait donc *a priori* pas d'entretiens. Mais les enquêteurs ont toutefois jugé utile de noter les justifications verbales des ouvriers qui refusaient un rendez-vous pour remplir le questionnaire.

Photo de Gaston et Gaston prise quelques jours après la fin de l'enquête dans la cour principale de l'hôpital de St^e Anne à Paris (XIII^e). Cette enquête aura eu un rôle à quel point il importe de dire par moi-même dans un service de sécurité et d'être en contact principal dans l'octroi de vacances pendant les jours, surtout si l'on considère que Gaston et Gaston de l'avenue une sorte de ceux qui le avaient connus avaient quitté la capitale parfaitement sains d'esprit et n'avaient été l'objet d'aucun trouble psychologique de quelque nature que ce soit.



Mottez (conseiller moral de Gaston et Gaston) l'homme de son siècle, abandonné par le retour de Dominey chevauchant La Lanterne qui permit aux enquêteurs de faire des interviews jusqu'à 30km de leur point d'attache.

CAHIER DES GASTON, « LES GASTON À SAINTE-ANNE ». Photo à droite : Jacques Dofny debout, Bernard Mottez dans le landau. Photo à gauche censée représenter Adrien Morel, le troisième enquêteur.

notes d'humeur, souvent caustiques, sur leur moral, leur fatigue, leurs déceptions et, plus rarement, leurs joies quand leur travail avance.

La riche iconographie du *Cahier* mérite en soi une analyse. Outre les pin-up et les stars : Gina Lollobrigida, érigée en « patronne des enquêteurs » en troisième page, mais aussi Martine Carol, Anna Magnani, Michèle Morgan, Brigitte Bardot et quelques autres, on trouve, collées en marge, un ensemble de coupures de presse. Les unes, « sérieuses », concernent la vie économique et sociale locale ou le secteur sidérurgique : débrayage aux aciéries de Longwy (*Voix de l'Est*, 9 février 1955), licenciements attendus aux Forges de Basse-Indre (*Le Monde*, 5 avril 1955), constitution par la direction de Lorraine-Escaut d'un fichier du personnel jugé policier (« **mouchardage** », *Voix de l'Est*, 9 avril 1955), dénonciation de la crise d'autorité d'un cadre de l'usine (« **Le shérif récidive** », *Voix de l'Est*, 2 février 1955). Les autres, humoristiques, ne sont pas moins significatives. Quelques thèmes reviennent en effet en relation avec la recherche en cours. Ainsi, la figure du progrès et la modernité : « *Enquêteurs ! Gagnez du temps [rasez-vous] en 60 secondes avec le nouveau Remington "60"*²⁷ », « **On n'arrête pas le progrès/La vache qui rit elle aussi, brise la routine !** » « *Les étapes du progrès technique dans chaque tablette du super chocolat Jacques (Dofny)* » (légende de vignettes offertes par une marque de chocolat représentant deux véhicules automobiles, ancien et contemporain). Mais aussi la détresse de l'enquêteur : « *Chercheurs ! Ne cherchez plus. L'ISSI répondra à vos questions...* », « *Contre les dangers qui menacent certains enquêteurs ! Sogennante Fieldworker : Ne soyez pas sourd. Améliorez votre audition...* », « *Offrez-lui-en, vous verrez qu'il vous répondra bien mieux : Gauloises Disque Bleu* » ; « *Leiter ! Avant chaque enquête, consultez Maina Juan, la célèbre voyante astrologue...* ». On trouve aussi de pures blagues de potache comme les bonbons *de la Motta* (Delamotte), à offrir aux enquêtés pour se concilier leur bonne grâce²⁸ et, de façon récurrente, l'expression du désir de vacances : « **Croisières de Pâques** », « **il est temps de penser aux vacances de Pâques** ». Enfin, le descriptif ne serait pas complet si l'on ignorait le penchant manifeste des Gaston à « bouffer du curé ». Sur une feuille volante, le portrait de Gina Lollobrigida est opportunément imprimé avec en revers une photo du pape ; le dimanche 20 février, Dofny trouve « sur le pas de sa porte », « en revenant d'une nuit passée à la tôlerie », un tract l'invitant à « se confesser

au début du Carême » ; enfin, reviennent les images édifiantes de « la vie fière et joyeuse des scouts » puisées dans les tablettes de chocolat Suchard, « la véritable gâtérie de l'enquêteur ». Cette iconographie hétéroclite dresse en soi un portrait de la France populaire des années 1950 à la manière de Georges Perec, mais elle est aussi une expression imagée de la situation d'enquête, que nous allons examiner maintenant [voir photo n° 3, *Cahier*, « **Gina Lollobrigida, patronne des enquêteurs** », p. 76].

La division hiérarchique du travail sociologique

Le *Cahier des Gaston* fournit un riche corpus pour suivre au jour le jour le travail des jeunes apprentis sociologues des années 1950. À cette époque, la « seconde fondation de la sociologie française²⁹ » n'en était qu'à ses balbutiements. La sociologie était inconnue des ouvriers assurément, mais aussi des syndicats et même de la direction des entreprises. En revanche, elle était considérée par les décideurs politiques avec plus de respect qu'elle n'en a probablement jamais eu depuis. La sociologie industrielle bénéficie notamment de ressources financières issues du plan Marshall. Alors que s'accroissent les tensions de la guerre froide et que les partis communistes d'Europe occidentale sont à l'acmé de leur puissance, on s'interroge sur la conscience de la classe ouvrière, son plus ou moins grand sentiment de révolte, son degré d'intégration à la société en genèse : celle des techniques automatiques et de la consommation de masse. Mais ces jeunes sociologues du travail, engagés « à gauche », ont du mal à accepter cette fonction de « serviteurs du pouvoir³⁰ ». D'où le tourment moral qui assaille les Gaston, leur crainte d'être des « flics » au service du patronat et de l'État capitaliste.

Le *Cahier* renseigne aussi sur la division du travail sociologique d'alors, qui respecte des règles hiérarchiques strictes. Un responsable scientifique (Georges Friedmann) assisté d'un comité scientifique patronne l'affaire. Deux jeunes « contremaîtres », les *Leiter* Reynaud et Touraine, la « managent », en encadrant au quotidien la main-d'œuvre (les enquêteurs de terrain, soit nos deux Gaston). Quant aux cordons de la bourse, ils sont entre les mains d'un grand argentier à la marge de l'autorité scientifique : le secrétaire général de l'ISSI, Yves Delamotte, jeune énarque qui en rend lui-même compte au ministère du Travail. Si Friedmann³¹ et le comité scientifique

27. Nous avons mis en gras les extraits des coupures pour les distinguer des rajouts manuscrits des Gaston.

28. Signalons qu'il s'agit d'une publicité extraite d'un journal italien pour une friandise américaine (*peppermint*) distribuée par la marque italienne Motta, alors diffusé à Mont-Saint-Martin : « offrono una life : un gesto gentile che concilia la simpatia ».

29. Jean-Michel Chapoulie, « La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière », *Revue française de sociologie*, XXXIII(3), 1991, p. 321-364.

30. Pour reprendre l'expression de Michael Rose, *Servants of post-industrial power? "Sociologie du travail" in modern France*, Londres, Macmillan, 1979.

31. D'après les souvenirs d'Yves

Delamotte, Georges Friedmann serait venu à Mont-Saint-Martin au tout début de l'enquête pour la présenter à la direction de l'usine : « Mont-Saint-Martin c'était le projet 164 de l'Agence européenne de productivité, là où tout a commencé. Alors on a d'abord eu une réunion à Paris et ensuite on s'est propulsés à Mont-Saint-Martin. Il y avait Friedmann qu'on a mobilisé pour la

circonstance, Reynaud, Touraine et moi, et ensuite on a laissé sur place des enquêteurs Dofny et Mottez... c'était un endroit assez sinistre, il faut le reconnaître, les hauts fourneaux, les marteaux-pilons qui s'effondraient comme cela... on était bien contents de laisser Dofny et Mottez et de repartir à Paris ! (rires) » (entretien avec Yves Delamotte, juin 2008, *op. cit.*).

semblent avoir peu participé à la conduite de l'enquête, il n'en est pas de même des *Leiter*. Conception du questionnaire, négociation avec la direction de l'établissement pour obtenir son accord sur sa passation, fixation de consignes relatives à certains « protocoles d'enquête », et rédaction d'un courrier expliquant la nature et les objectifs de l'enquête afin de limiter les refus d'interview... ils interviennent aux moments décisifs et viennent à plusieurs reprises sur place superviser le travail. La communication entre les « Gaston » et les « *Leiter* » était régulière : *de visu* lors des voyages à Mont-Saint-Martin des seconds ou – plus rarement – à Paris des premiers, mais aussi échanges téléphoniques et épistolaires.

Cette conception tout à la fois pyramidale et collégiale du travail sociologique témoigne du désir de professionnalisation des sociologues de l'époque, qui, à cette fin, moulent en quelque sorte leurs pratiques sur celles de leur objet d'étude : la grande entreprise industrielle. Le travail d'enquête est supposé « contrôlable » (au sens technique du terme), et donc opérable par des enquêteurs, dont le travail est conçu comme cumulatif, car supposé homogène. Les correspondances qui ont été conservées et les notes du *Cahier* indiquent que les relations entre les *Leiter* et les enquêteurs n'étaient pourtant pas dénuées de familiarité, comme le montre cette lettre du 8 janvier 1955, envoyée à Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine, par Bernard Mottez et Jacques Dofny, trois jours après l'arrivée de ce dernier à Mont-Saint-Martin³² [voir document « Lettre des Gastons aux *Leiter* », p. 72-73].

Mais comme dans l'organisation industrielle taylorienne, le « travail d'exécution » s'est vite révélé plus complexe qu'attendu et les exécutants ont dû prendre des initiatives. Au jour le jour, Bernard Mottez et Jacques Dofny ont fait face à des situations imprévues et ont fait des choix, sans qu'il leur soit toujours possible d'en référer préalablement aux *Leiter*. Cette improvisation sur le terrain est bien retranscrite par le *Cahier*. Elle contraste avec la rigueur démonstrative apparente de l'exposé final de l'enquête, qui ne laisse transparaître aucune faille, et qui masque ainsi le considérable travail de l'ombre des enquêteurs. C'est en effet au prix d'un lourd travail d'approche, fait de négociations, de tentatives – parfois vaines – de mise en confiance menées sur plusieurs fronts à la fois, que Mottez et Dofny sont finalement parvenus à constituer le corpus de données susceptible

d'alimenter les documents académiques (rapports, livres) répondant aux formats de la « bonne enquête », telle qu'on la concevait alors selon les canons de la sociologie américaine de Paul Lazarsfeld, que Touraine venait d'étudier aux États-Unis³³, et que Jean Stoetzel, dont Reynaud était le disciple, relayait en France.

Le travail des Gaston

La première tâche de Dofny et Mottez à Mont-Saint-Martin consista à recenser les documents nécessaires à l'établissement des statistiques de l'entreprise. Dans la perspective du passage de l'ancienne à la nouvelle installation, ils vont jusqu'à établir des fiches de postes : pontonnier, cisailleur, lamineur, etc.³⁴. Ce travail permettait également un repérage des lieux, que les enquêteurs ont consigné dans un graphique annexé au rapport. Ces données seront reprises dans le rapport de 1955 et dans l'ouvrage de 1966. Le fait que les enquêteurs aient eu à établir par eux-mêmes des informations comme la répartition des effectifs, selon les classifications professionnelles, témoigne du faible degré de rationalisation administrative et industrielle d'une entreprise de cette importance à l'époque. Certaines informations, comme celles portant sur les accidents du travail, semblent d'ailleurs avoir été difficiles à obtenir. Cette partie apparemment « technique » du travail de recherche a influencé son déroulement ultérieur, en alimentant la suspicion des ouvriers qui pouvaient à bon droit prendre les enquêteurs pour des agents des méthodes³⁵.

Parallèlement à ce recueil formel de données, est menée une démarche informelle, faite de conversations, de visites d'atelier, de discussions avec les syndicalistes, les agents de maîtrise et les ouvriers. L'objectif initial de cette démarche était d'évaluer la faisabilité de l'enquête par questionnaire et d'identifier les moyens méthodologiques les plus appropriés pour la mettre en œuvre. Mais ce travail s'est en fait poursuivi jusqu'à la fin de l'enquête pour tenter d'établir la confiance des ouvriers et obtenir leur accord pour la passation du questionnaire à domicile, mais probablement aussi en raison de l'intérêt personnel des enquêteurs. En effet, les premières observations, les analyses de postes et les conversations leur font très tôt découvrir des dimensions complexes de l'organisation concrète du travail, dont ne pouvait

32. Dans son bref témoignage écrit sur Mont-Saint-Martin, Jacques Dofny évoque également de mémorables parties de ping-pong à quatre (les deux enquêteurs « contre » Jean-Daniel Reynaud et Alain Touraine) (voir Jacques Dofny, « Souvenirs de Mont-Saint-Martin », in *Variations autour de la régulation sociale. Hommage à Jean-Daniel Reynaud*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1994).

33. Alain Touraine le cite d'ailleurs dans

l'ouvrage de 1966, *op. cit.*, p. 242 : « Beaucoup, et Paul F. Lazarsfeld en particulier, ont attiré l'attention des historiens sur l'intérêt que présentent pour eux les enquêtes d'opinion publique, documents de type nouveau et qui apportent une quantité immense d'informations irremplaçables. » Sur Paul Lazarsfeld, voir Michaël Pollak, « Paul Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 25,

1979, p. 54-62, et Joffre Dumazedier, « À propos de l'étude de M. Pollack », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 55, 1984, p. 49-53.

34. Malheureusement, le *Cahier* ne contient pas d'exemples de ce type de documents.

35. Les « ingénieurs Bedeaux » étaient alors synonymes de dépossession professionnelle, comme le montre ce témoignage d'un contremaître retranscrit

dans le *Cahier* le 2 avril : « Dans l'usine [quan]d je suis rentré il y a 15 jours de ma maladie, je suis allé au bureau de la TT. On ne disait rien. J'ai demandé si on veillait un macchabée. J'ai appris qu'un ingénieur Bedeaux était passé, qu'on avait réorganisé le service et qu'un employé – le pilier – s'était vu dessaisir de ses attributions au profit d'un autre favorisé. Il y a toujours des histoires comme ça. »

Chers Touraine, Reynaud.

Le point, rapidement, car il n'y a pas grande chose à dire.

Les gants de Touraine ont été retrouvés par COHU. Melle Stéphanie les tient à la disposition de l'intéressé.

Le menu ne varie pas beaucoup, la sociologie du billard marque le pas. Nous avons loué une machine à écrire (avec facture en trois exemplaires). Le prix de la coupe de cheveux (pour nous rapprocher déjà des problèmes plus proprement sociologiques - à savoir les budgets) est moindre qu'à Paris.

Nous avons exploré la tôle. On ne peut rien dire de plus à présent.

Nous avons repris contact avec l'homme, Bouvard, Guillaume, Binot, Fillière, certains contremaîtres de la tôle. De cela il ressort que l'homme considère que la publicité du rapport ne peut être envisagée. Il eut fallu qu'on soumette un projet de rapport sur lequel ils auraient donné leur avis avant qu'on l'imprime. Présenté de la façon qu'on connaît cela avait quelque chose de "Choking". Notre impression est que c'est autant le fait d'absence de présentation préalable de rapport avant son impression, que ce qu'on y dit, qui nous a été préjudiciable.

- Binot cherche à nous aider. Il nous a lui même proposé une réunion avec Fillière, Bouvard etc... pour accélérer l'information et tenir compte des remarques que nous ferions. Nous verrons ces MM. Mardi. Bien entendu, discrétion assurée. Nous cherchons seulement à savoir ce qui sera dit et comment. Eventuellement nous ferons des suggestions si nous l'estimons opportun.

- Bouvard et Guillaume (à ne pas confondre avec P.) se montrent extrêmement bien portants. Notre impression est que:

1°- ils sont mieux disposés,

2°- ils considèrent que le travail que nous ferons peut offrir un intérêt réel (bien que nous ne leur apprendrons pas grand chose de nouveau, car leurs "contremaîtres" sont près de nos gens). Toutefois les remarques sur les paliers en profondeur de la psycho sociologie, ont introduits chez eux des paliers de réflexion. Il nous est malaisé d'estimer la profondeur de leurs paliers. Nous avons écarté leurs craintes de "troubles" et de "mouvements" par une terminologie de libération psychanalytique. A l'aide d'arguments tirés des nombreuses enquêtes précédentes nous avons fait valoir que la méthode d'interviews "classiques" aurait sans doute offert plus de garanties à ce sujet même. D'autre part nous avons fait valoir que notre timing se trouvait plus compromis. Tout ceci au cours d'un entretien marqué par une réciproque compréhension de leurs difficultés techniques et des nôtres. (dont ils ne se rendent manifestement pas compte

,il y a une politique (et ultérieurement une théorie-pour Touraine) de l'information des informateurs à mettre au point.Nous nous y emploierons.Discrétion assurée-Stop.

-Cohu.Cordiale poignée de mains dans le hall de l'hote
1."Ca marche votre travail,pas de difficultés?" R.-"Ca marche,pas de difficultés.".De ce côté là aussi,comme vous le voyez,discrétion assurée.Nous doutons qu'ils nous reparlent du rapport.

Notre programme jusuq'à la fin du mois.

1° Relevé statistique des documents concernant le personnel du laminoir.Travail long et difficile,que nous réalisons sur fiches perforées.Ceci devant nous permettre d'établir les échantillons pour Février.

2° L'autre moitié de la journée consacrée aux prises de contacts sur le tas.Estimation large des postes,il n'y a pas lieu de chercher une précision de psychotechnicien,à moins que vous n'ayez des idées et des modèles plus précis à ce sujet.

3°Estimation des possibilités réelles d'interviews.
Par groupes informels,par conversations individuelles etc.....

4)Travail méthodique et systématique d'amélioration du climat général,afin d'arriver-~~afin d'arriver~~,d'ici quelques semaines, à faire admettre les méthodes que nous aurons jugées possibles et nécessaires.C'est à dire en leur faisant valoir l'immense intérêt de cette enquête,la difficulté aussi grande de la réaliser .En dissipant dans le même temps leurs angoisses.

Nos desiderata.

1°Il ne faut pas taper le rapport avant qu'on sache exactement ce qu'il faut corriger.I, apparait,après la conversation avec l'homme,que toutes les observations n'ont pas été faites sur le rapport;elles surgiront,vraisemblablement,au fur et à mesure des remarques que feront les chefs de service intéressés,après lecture, au Dauptain ou à Cohu.Nous n'avons plus eu de contacts avec les syndicats.Il nous paraît que la seule solution sera de refaire un rapport résumé,après censure de la direction.Dès que celle ci nous aura communiqué l'ensemble de ses remarques nous vous les communiquerons,mais il nous paraît opportun de laisser refroidir la question et d'attendre leur convocation.

2°Pouvez vous insister auprès de Delamotte,pour que nous soyons régulièrement payés à la fin de chaque mois,en faisant valoir notre extrême dénuement et les conséquences qu'~~elle~~ entrainerait si ~~elle~~ était prolongée.

A part cela nous attendons vos informations,particulièrement e, ce qui concerne les réactions des autorités parisiennes et les méthodes et conditions de travail des autres enquêtes nationales

En un mot "Souplesse,méthode et clareté"

les stagiaires Mottez et Dofny.

rendre compte leur grille d'enquête. Ainsi, ils notent le 2 février l'importance des liens de parenté dans l'usine et le fait que « beaucoup d'ouvriers semblent passer facilement d'une équipe de travail à l'autre ». Ils soulignent aussi que « [les] rapports de commandement [sont] de moins en moins hiérarchisés/structurés au fur et à mesure que l'on s'éloigne du train [de laminoirs] ». De cette première exploration, les Gaston dégagent donc une connaissance fine des pratiques de travail, dont les publications ultérieures feront peu état.

Bernard Mottez, nuit du samedi 9 avril au dimanche de Pâques 10 avril 1955

Extraits du *Cahier des Gaston*

« Conversation de vendredi 8 avec Oliveri. [...] Sur le savoir-faire des chauffeurs, leurs différences, cf. la conversation avec Weistert samedi dernier. Importance pour le ch[auffeur] de bien connaître les particularités de son four. Le lamineur lui connaît bien son train, ses défauts, ses faiblesses, ses qualités mieux que n'importe qui, mieux que l'ingénieur, et l'ingénieur doit lui faire confiance. Samedi. Conversation avec machiniste de vis. "Il y a six lamineurs et ce sont six manières différentes de laminer. J'ai marché avec tous. C'est avec Lichtouse et Bonoris qu'il est le plus agréable de travailler. Ils règlent leur affaire une bonne fois, ne passent pas leur temps à réajuster repousser la tôle." »

Conversation avec un planeur (nuit). "C'est au milieu de la semaine que nous pouvons faire du beau travail. Au début de la semaine comme on vient de changer les cylindres et qu'il faut, en vue de l'usine, qu'ils soient bombés au centre nous avons des tôles très ondulées. À la fin de la semaine il se passe le phénomène inverse mais qui a le même résultat à la planeuse : on ne peut venir à bout des ondulations. Ondulations de rives. Si une tôle à des ondulations médianes elle est irrécupérable." »

D'autres données resteront également dans l'ombre, car « hors sujet » ou trop sensibles. Ainsi, les récits de syndicalistes et des agents de maîtrise renseignent sur les dissensions syndicales, sur l'influence sociale dans l'usine du groupe des ouvriers italiens, « bêtes noires de la direction », ou encore sur des trajectoires de vie difficiles. Les notes témoignent aussi du paternalisme de la direction de l'établissement, ou décrivent les formes du management quotidien. Enfin, le racisme et les tensions interethniques sont fortement présents dans cette entreprise où se côtoient Français, Belges, Italiens, mais aussi Nord-Africains, alors que débute la guerre d'Algérie.

En témoigne ce riche entretien avec un contremaître, réalisé « en duo » par les Gaston le 2 avril, entre une bouteille de Monbazillac et un flacon de quetsche, en partie consigné dans le *Cahier* par Dofny.

Jacques Dofny, samedi 2 avril 1955

« Ancien militant. "En [19]34-[19]35 nous étions 5-6 militants dans le bassin de Longwy. Nous avons conquis beaucoup mais la plus belle lutte c'est pour la retraite des vieux travailleurs. Dès [19]37, quand j'ai vu qu'on se servait de nos victoires pour faire de la politique je me suis retiré. Après qluand j'ai vu qu'on ne s'occupait pas de la maîtrise, je suis rentré à la CGC." Fait partie de la commission du logement, chargée d'estimer l'état d'un logement pour déterminer les attributions. "Aucune répartition équitable n'est faite. Favoritisme. On a fait la division des ouvriers : c'est voulu." Estime que l'unité syndicale est nécessaire. Regrette la Charte du travail dans laquelle il y avait beaucoup de bon. "Aujourd'hui c'est la CGT russe. Il y a des militants (surtout Italiens et N[ords] Af[ricains]), qui sabotent le travail. Je les ai épinglés et changés de place. J'en avais observé un qui ne foutait rien, j'ai chronométré son temps. Je me suis mis à sa place et j'ai fait 7 fois plus de travail dans le m[ême] temps. Ils ont fait accord CGT – Fellaghas pour s'aider mutuellement dans leurs revendications. La preuve : lors d'une réunion syndicale à Longwy, il y avait 80 % d'Alg[ériens]." Il considère les Français, Belges, comme des gens bien. "Les autres... Ceux qui mènent l'affaire ce sont les Italiens qui exercent une très grosse influence sur les autres." »

À travers ces conversations à bâtons rompus, les enquêteurs cherchent à comprendre les pratiques professionnelles et le monde social de l'usine, mais tentent aussi d'aplanir les réticences rencontrées en répondant aux inquiétudes que leur présence suscite. Dans l'un des entretiens qu'il nous a accordés, Bernard Mottez a insisté sur l'importance qu'ont revêtu les nuits passées à l'usine. Dans le contexte nocturne, qui prête à la confiance, en raison du décalage par rapport à la vie ordinaire, mais aussi parce que la hiérarchie de l'usine est alors moins pesante, se livraient des récits très éloignés des attendus d'une enquête sur le « progrès technique » : « Ce que j'aimais bien c'est de faire les interviews la nuit parce que c'était un endroit où les ouvriers étaient contents, ils pouvaient parler, ils disaient toujours "on n'est pas emmerdé par les chefs" et cela durait des heures, ils racontaient leur vie et j'étais absolument fasciné... Il y avait un type qui était de la CGT et un type de FO. Lui, il était tout le syndicat de FO à lui seul, il faisait un petit journal dans lequel il écrivait tout et j'ai passé du temps avec lui... et puis Falcetta, tiens, je me souviens encore

de son nom... Le rêve de sa vie, cela aurait été de devenir coiffeur mais il n'avait pas pu, mais cela n'empêche, c'est lui qui avait fait le premier indéfrisable dans le bassin de Mont-Saint-Martin (rire) et alors il avait un succès auprès des femmes ! Il venait d'Italie, cela me faisait comprendre beaucoup... toute l'immigration italienne qui avait été un machin pas drôle pour les Italiens. Il me racontait sa vie. Cela n'avait qu'un rapport lointain avec ce qu'on étudiait, c'est-à-dire voir s'ils étaient pour "le progrès"³⁶. »

En se remémorant ses nuits dans l'usine, Bernard Mottez nous a fait part de sa frustration d'avoir dû alors se plier aux règles de la méthode lazarsfeldienne : « Je me rappelle d'un soir, j'étais resté plusieurs heures, il y avait quelqu'un qui m'a parlé de son travail de sa jeunesse... mais il n'y avait pas de magnétophone pour enregistrer... on aurait pu en faire un bouquin de sa vie, quelque chose de passionnant, il y avait une espèce d'authenticité de vécu qui valait une œuvre d'art, une création... un truc de vie... Je rêvais de faire des choses avec... Mais [nous avec le questionnaire] il fallait que ce soit des questions codées et équivalentes pour pouvoir les comparer une à une. À l'époque, il y avait un fétichisme pour la méthodologie [quantitative]... un enthousiasme inimaginable pour la méthodologie de Lazarsfeld³⁷. » Ces remarques pourraient sembler marquées par l'« illusion rétrospective » d'un chercheur qui a développé par la suite, notamment sur le monde des sourds, de tout autres méthodes de recherche ; mais le *Cahier* témoigne que de telles préoccupations étaient déjà bien présentes chez lui en 1955.

À partir de mars 1955, la passation du questionnaire occupe l'essentiel du temps des enquêteurs. Les entretiens se font au domicile des ouvriers, tout d'abord chez les Français, puis chez les Belges, ce qui nécessite l'emploi d'un vélomoteur appartenant à Adrien Morel. Les déplacements dans les intempéries font l'objet de récits cocasses dans le *Cahier*.

Bernard Mottez, vendredi 8 avril 1955

« Une seule interview pour ce matin en Belgique à 35 km. Nous avons ENFIN le triptyque [sic] ce qui n'oblige plus à des interviews fatigants comme celui

d'hier où il faut se lever à 6 h du matin et attendre jusqu'à 9 h alors pour aller chez le patient, revenir à 2 h à M[on]T-S[ain]t M[artin]. Il pleut. Nous allons à deux. Nous nous décidons à partir vers 9 h pendant une accalmie. Arrivé à 11 h ½ après bien des incidents, gelés, trempés et c'est là qu'on a pu voir ce qu'est un enquêteur ! Le patient ne comptait plus sur nous et s'apprêtait à partir, du moins presque. Il devait partir chercher son car de 12 h 25 à quelques km de là. Dofny voyant qu'il avait d'autant moins de temps à perdre que le patient ne semblait pas jouir d'une élocution très rapide s'est aussitôt attablé ; la femme nous a amené le café et nous nous sommes mis à manger fort copieusement tandis que Dofny qui déjà mettait les bouchées doubles ne perdait pas une minute réussissant ce prodige de ne pas mettre dans la conversation d'autres paroles que celles que comportait le questionnaire. Nous eûmes juste le temps de renverser une tasse et de prendre un cigare, d'enfiler le pardessus et de poursuivre l'interview en chemin pour le terminer juste quelques minutes avant que le car arrive. » [NB Arrêtés par les douaniers belges, les enquêteurs opteront finalement pour le taxi, non sans s'inquiéter de la réaction que pourra avoir Yves Delamotte quand il recevra les notes de frais...]

L'échantillon finalement retenu ne prend pas en compte les jeunes de moins de 21 ans et les Nord-Africains³⁸. Dans le rapport de 1955, l'exclusion des premiers est justifiée par le fait que les jeunes « pouvaient difficilement répondre aux questions posées en termes de comparaison avec le passé » et que de plus, « [l'interviewé] lorsqu'on lui rendait visite à son domicile, s'y trouvait presque toujours entouré d'autres membres de sa famille qui prenaient part à l'interview ». Cette justification est conforme à une notation du *Cahier* de la main de Dofny, qui rend compte de manière agacée d'un entretien avec un jeune homme de 20 ans : « Jeudi interview... dans l'équipe Morel. Le gros fils à sa maman avait prévenu Papa qui est justement contremaître dans son service "il pourra mieux vous dire que moi". Quand le malheureux, assis sur une chaise, dévorant ses ongles voulait intervenir, la mère³⁹ intervenait "Tais-toi Philibert, laisse parler papa". Un bon gros garçon de 20 ans. » La décision de ne pas intégrer les jeunes ouvriers semble donc procéder du désir des enquêteurs ;

36. Entretien avec Bernard Mottez, 4 novembre 2004.

37. Entretien avec Bernard Mottez, 17 juin 2002.

38. Il faut se rapporter au rapport de Bernard Mottez de 1954 pour avoir des précisions sur la situation de ces ouvriers. Ainsi (p. 8), il fait part de « certaines inaptitudes physiques dues parfois à une sous-alimentation volontaire pour envoyer le maximum d'argent à leur famille », évoque

la prise de congés de longue durée qui peut « desservir leurs équipes de travail et empêcher qu'on leur confie certaines tâches », ainsi que leur recrutement par « cousinage » destiné à assurer un meilleur contrôle social sur cette population.

39. Les entretiens consultés montrent qu'il était courant que la femme intervienne dans la « conversation » ; voir cet extrait retranscrit avec humour, dans le questionnaire même, par l'un des Gaston : « Question 39

[la technique a transformé le travail dans les usines, est-ce qu'elle a servi autant à faciliter la vie des gens en dehors du travail ? Pourquoi ?] : Oui ce n'est plus comparable avec ce que c'était autrefois. Les vieux ils ne pensaient que travail. Parfois je joue avec les mousses entre deux tôles. Il y a des vieux qui me disent "dans le temps j't'aurais foutu mon sabot dans les fesses". On n'est plus comme ça, on a évolué. On fait sa journée de huit heures après on bricole bien

un peu mais on ne va pas mettre tout dans le bas de laine. Il faut aussi qu'on profite un peu. Aujourd'hui un jeune ménage d'ouvriers est équipé, radio, machine à laver, machine à coudre. Celui qui n'a pas sa voiture c'est un couillon (la femme : "tu n'en as pas" "oui mais j'en aurais une"). Les vieux ils pensent vieux. Nous on est plus de la même époque, la vie ouvrière a bien évolué » (Archives Claude Durand, entretien n° 70, ouvrier traceur, P1).



GINA LOLLOBRIGIDA
patronne des enquêteurs

Gaston trouve
qu'elle fait par
être lassante
Gaston n'est pas
de cette avis
Gaston regardant
un journal il la
revoit sur cette
photo ainsi que
qu'elle n'est
qu'il n'est pas
mal et se
que lui
paraît bien c'est
la petite niche

à sa...
Hélas que la
Carmen n'est
lui paraît mieux
Gaston est d'accord
En Carmen n'est
et bien mais
ça n'empêche
par sa façon
de rester
bien n'est pas
malgré qu'elle
soit certaine-
ment belle
pour un des
pieds, ce qui
est porte par

ou ne lui envoie
par tout. Elle fait
bien dans le cahier
et personne, Gaston
et Gaston ou ne même
ne se plaindra
jamais de l'y
trouver...
D'ailleurs rien
n'empêche Gaston
une fois qu'il
aura lu Match
de découper

la Carmen
non plus
lui ressort
une place
d'homme
à l'histoire
du journal
Car Gaston est
Carmen on a fait
pour ce de
honnêtement
et Gaston non
plus ne se plaindra
pas de pouvoir
contingenter la Carmen
entre deux
interviews.
Abandonner
bien ne
n'est pas.

CAHIER DES GASTON. Gina Lollobrigida, patronne des enquêteurs.

elle est évoquée ainsi le 4 avril dans le *Cahier* : « Éliminer les JO. » Le 12 avril, le « *Leiter* Touraine », venu à Mont-Saint-Martin, donne finalement son accord pour ce resserrement d'échantillon.

Le cas des Nord-Africains est à l'évidence plus problématique. Le rapport de 1955 explique leur exclusion de l'enquête par le fait que « les problèmes étaient extrêmement différents », qu'« un bon nombre parlaient difficilement le français » et que, comme les jeunes ouvriers, ils pouvaient eux aussi « difficilement répondre aux questions posées en termes de comparaison avec le passé ». Cet énoncé laisse entendre que le choix de les exclure de l'enquête était délibéré. Le *Cahier* montre qu'il n'en est rien. Tout au contraire, les enquêteurs alertent, en vain, les *Leiter* sur les difficultés qu'ils rencontrent avec cette population. Ainsi le 12 avril, après qu'Alain Touraine a donné des « consignes » pour réduire les refus d'enquête, Bernard Mottez note que « le problème des Nord-Africains reste en suspens ». Le 20 avril, suite à un entretien téléphonique avec Jean-Daniel Reynaud, il note de même : « Toujours rien pour les Nord-Africains. On commence à apercevoir la fin du tunnel. Les Nord-Africains vont constituer un handicap et ce problème ne semble pas tracasser outre mesure *Unsere hauptdirektion ! Ja Jaaa* mon vieux Gaston. » Après une dernière tentative auprès d'Yves Delamotte, le 24 avril, les enquêteurs finissent par renoncer, à regret : « Sans compter que par curiosité il aurait été bien intéressant de savoir ce que les Nord-Africains pensent du machinisme, du progrès technique. »

C'est ainsi, contre la volonté des enquêteurs et sans que jamais, d'ailleurs, une décision formelle ne semble avoir été prise, que ceux qui sont nommés dans le rapport de 1955 « Français non métropolitains » et renommés dans le rapport de 1966 les « Algériens » sont finalement écartés de l'échantillon. Quiconque à l'expérience de l'enquête de terrain ne s'étonnera pas de ce réaménagement permanent du travail en fonction des obstacles rencontrés. Mais, dans les années 1950, l'énoncé des doutes méthodologiques, du caractère passablement aléatoire du travail de recherche, de la part de subjectivité des chercheurs n'avait pas de place dans les rapports officiels d'enquête. Toute la richesse du *Cahier des Gaston* est de nous montrer qu'en revanche ces questions préoccupaient pourtant déjà les sociologues.

L'épreuve du terrain

Le *Cahier des Gaston* permet de suivre le fil de l'enquête au quotidien. C'est le récit d'une accommodation réciproque des chercheurs au terrain et du « terrain », c'est-à-dire tant de la direction de l'établissement que des ouvriers eux-mêmes, aux chercheurs. Les Gaston rencontrent en effet à leur arrivée une double opposition : celle des ingénieurs et cadres de l'usine qui visiblement

n'étaient pas demandeurs d'une telle étude, imposée par la direction générale du groupe ; celle des ouvriers qui se méfiaient de l'enquête, dans laquelle ils voyaient un travail d'ingénieur des méthodes. Ces deux réticences n'étaient d'ailleurs pas indépendantes, car c'est en bonne part parce que la direction de l'usine y voyait un risque pour la paix sociale dans l'établissement, qu'elle était hostile à l'enquête. Comme l'indiquent les notes datées du 7 janvier 1955, ainsi que la lettre adressée à Reynaud et Touraine le lendemain, la première tâche des enquêteurs fut de convaincre la direction de l'établissement du caractère « inoffensif » de l'enquête [voir document « *Lettre des Gaston aux Leiter* », p. 72-73].

Jacques Dofny, 7 janvier 1955

« Guillaume, Bouvard ; exposé de la situation actuelle. Nous font part (Guillaume) des troubles qu'il craint. Nous demande de les tenir au courant de la marche de l'enquête. G. "si vous veniez un an plus tard, après l'installation ça ne m'inquiéterait pas du tout, au contraire". Il est évident que nous pouvons leur faire découvrir certains aspects de la mentalité ouvrière qui leur échappent. Mais ils pensent que leurs contremaîtres sont très près [de] leurs hommes et connaissent leurs problèmes. »

Les suspicions de l'encadrement ne cesseront de se manifester à tous les stades de l'enquête : la rédaction du premier rapport de Bernard Mottez de 1954, les modalités de passation des entretiens, le contenu du questionnaire... Toutefois, au fur et à mesure que les enquêteurs « s'installent » dans l'usine sans provoquer de réactions, le regard de certains membres de l'encadrement se mue en curiosité. Ainsi, l'ingénieur Guillaume, qui était de la même génération qu'eux, va jusqu'à leur indiquer des articles de presse sur l'usine. Plus généralement, les interventions de la direction changent de nature : il ne s'agit plus de tenter de canaliser ou de freiner l'enquête mais de s'enquérir des informations reçues par les enquêteurs. Ceux-ci restent sur leurs gardes, veillant à ne pas trop en dire : « Rencontré Binot, fort désireux de savoir ce qu'on trouvait. "Vous devez les connaître un peu mieux que nous maintenant, mais dans l'ensemble on peut dire qu'ils ont une bonne mentalité ?" (Point d'interrogation affirmatif). "Mais oui, mais oui, Monsieur Binot." Nous avons répondu par quelques vagues généralités. »

Les notes prises à la fin de l'enquête rendent compte du soulagement de la direction de voir l'enquête s'achever sans avoir provoqué de crise.

Jacques Dofny, mercredi 4 mai 1955

« Enquête terminée. Hier nous avons effectué les dernières tournées. Poignées de main à droite et à gauche dans la TT et au 4^e [cage quatre]. Au revoir sympathique chez la plupart, quelques poignées de main bien senties, cordiales. Oliveri nous a dit qu'on nous trouverait bien une petite place à l'usine, qu'on reste ; l'autre Jacquemin "que nous nous étions sûrement enrichis par notre stage et tout ce que nous avons appris".

Dimanche nous avons été invités par Guillaume, l'ingénieur, à prendre l'apéritif.

Il nous demandait nos impressions, quelle était l'opinion des ouvriers sur les cadres, etc. Nous avons éludé les questions, en passant nous-mêmes sur la nouvelle installation. Il s'est félicité de notre travail dont il n'avait jamais entendu parler.

Il avait le sentiment que nous n'avions causé aucun trouble. Ce qu'il craignait manifestement "votre questionnaire nous a paru assez original, mais pour vous tout cela avait sans doute un sens précis..." »

Les réticences de la direction furent finalement de moindre conséquence que celles d'une partie des ouvriers qui refusaient la passation du questionnaire⁴⁰. Ces déconvenues surgissent dès le 9 mars, jour où Dofny note dans le *Cahier* : « Grande émotion devant premier refus de W. » Les refus proviennent principalement des Italiens et des Nord-Africains. Les difficultés sont telles que, le 23 mars, Touraine demande de « suspendre l'opération ». Il se rend sur place pour tenter de trouver une solution en discutant avec la direction et le syndicat CFTC. Il décide de rédiger une lettre explicative à destination des ouvriers et fixe des consignes aux enquêteurs : en particulier celle de ne pas chercher un remplaçant avant trois refus définitifs de l'ouvrier pressenti pour l'entretien. Par ailleurs, il suggère de s'appuyer sur les « ouvriers leaders » (premiers lamineurs) pour faire pression sur les autres⁴¹. Ni l'intervention des *Leiter* ni le travail de fourmi des Gaston ne suffisent pourtant à éradiquer les craintes. Même lorsque le contact se fait, l'acceptation de la passation du questionnaire à domicile n'est pas évidente. Dans une longue note, Bernard Mottez fait un point méthodologique [voir encadré « **La confiance ne passe pas** », *Cahier*, lundi 4 avril 1955 », ci-contre].

Progressivement toutefois, les enquêteurs semblent moins affectés par l'importance des refus et intègrent

cette donnée comme un obstacle inhérent à l'enquête. Comme avec la direction, les choses semblent même s'inverser avec les ouvriers alors que l'enquête touche à sa fin : « Nous avons l'impression que tout le monde a craint notre entrée à l'usine. Aujourd'hui que la chose est terminée sans heurts, tout le monde semble s'en féliciter et regretter rétrospectivement la méfiance qui pesait sur nous. » (mardi [10 mai ?]). Les ouvriers viennent maintenant vers les enquêteurs et, quoique peu optimistes, se montrent intéressés par les éventuelles conséquences qui pourraient résulter de l'enquête sur leurs conditions de travail, comme en témoignent les dernières notes des 24 et 25 avril.

La double enquête de Mont-Saint-Martin ou la leçon de sociologie

Pour réaliser le rapport de 1955, lui-même base du rapport plus complet de 1957 puis de l'ouvrage de 1966, de nombreux détours de production ont été nécessaires. Le *Cahier des Gaston* rend visible une partie de ces cheminements. Il montre la richesse d'un matériau d'enquête dont seule une part infime a été rendue publique. C'est probablement le sort de toute enquête. Mais l'examen de ce qui n'a pas été intégré dans les documents publiés permet d'identifier en creux les axes de prédilection de la sociologie du travail des années d'après-guerre. Tout un pan de la recherche est resté dans l'ombre : entretiens biographiques, enjeux et débats syndicaux internes, histoire sociale de l'entreprise, détails des savoir-faire empiriques et des formes d'apprentissage, pratiques managériales au quotidien.

Le *Cahier des Gaston* livre dans ses pages jaunies des bribes de vie et d'expérience sociale qui permettent de réincarner quelque peu l'enquête publiée, de lui donner une sensibilité absente des pages arides des documents formatés à la bonne norme de l'exposé sociologique du temps. On devine ainsi d'autres dimensions de la réalité sociale, qui n'avaient pas place dans l'exposé sociologique des années 1950-1960. Mais celles-ci n'apparaissent que sur la base de notations éphémères, comme si les enquêteurs eux-mêmes avaient douté de la légitimité des données qu'ils avaient recueillies. Pourtant, aujourd'hui, ces réflexions en marge de l'enquête nous semblent souvent les plus riches de sens. Dans cette « autre enquête », on découvre l'expression des contraintes et des plaisirs de l'exploration, les découvertes et les étonnements d'un travail qui se construit au jour le jour. Tout sociologue qui a l'expérience du terrain se retrouve dans un tel récit⁴². Mais, grâce notamment à l'apport

40. Sur les 129 entretiens initialement prévus auprès d'ouvriers, seuls 82 seront finalement réalisés.

41. Les Gaston n'étaient pas favorables à cette dernière proposition comme ils le

notent dans leur *Cahier* le 9 avril : « Il me paraît peu pratique et peu souhaitable de solliciter l'intervention de certains ouvriers. C'est leur demander de prendre une responsabilité sans savoir l'usage qui leur sera fait

du rapport. D'autre part, il est peu probable qu'ils puissent faire mieux que ce qu'ils ont vraisemblablement fait, en touchant un mot favorable aux copains. » Ils ne suivirent visiblement pas cette consigne.

42. L'anthropologue anglais Nigel Barley a su mieux que quiconque rendre compte de cette face cachée de l'enquête dans un *Anthropologue en déroute*, Paris, Payot, 1992, et ses autres ouvrages.

« La confiance ne passe pas »

« Nous avons essayé bien des méthodes on ne peut rien conclure d'aucune d'entre elles : nous avons passé une nuit entière avec cette tournée. Nous avons passé une bonne partie de cette nuit avec l'équipe du train ; l'atmosphère avait été très cordiale et la quasi-totalité de ses membres nous avait demandé de revenir les voir – rien ne les obligeait à le dire – or dans cette équipe nous avons essuyé 4 refus pour 1 acceptation. C'était pourtant l'équipe avec laquelle nous avons le plus de plaisir à nous entretenir. Au contraire l'accueil de l'équipe cis[saille] 4 a été très cordial (sauf ce refus, le seul vraisemblablement que nous avons essuyé pour l'ensemble de l'équipe). On ne peut pas dire en conséquence que les nuits passées à la tôlerie aient une influence bien importante pour établir la confiance il y a d'autres facteurs qui le sont plus. Un des facteurs qui a certainement été le plus négatif c'est notre présence continue ou plutôt discontinue mais sur un [eau]c[ou]p trop long laps de temps, et heureusement qu'elle n'a pas été continue – sans pouvoir dire exactement ce que l'on faisait. Inspection et maintenant viol du domicile. "Ils veulent maintenant inspecter chez nous."

Ce qui reste le plus manifeste c'est que : les Italiens ont peur. C'est d'eux que viennent la majorité des refus. Ce sont les seuls qui ont parfois donné à leur refus d'autres motifs que "Pas maintenant je ne suis jamais chez moi, je travaille en dehors..." Leur motif est en général "je suis italien, je dois faire attention..."

Les Belges contactés ont t[ou]j[ou]rs accepté sans aucune arrière-pensée. L'obtention du triptyque permettra de voir si cela se généralise. En résumé si l'on compare les acceptations et les refus chez les groupes contactés de façon différente (ceux avec qui nous avons pris des contacts plus ou moins fréquents, ceux avec lesquels nous n'avons pris de contacts que de nuit, de nuit et de jour ou que de nuit, ceux avec qui nous n'avons jamais eu de contact, ceux que nous avons été voir directement à domicile, etc., etc.). Aucune différence, et malgré toutes les précautions, les mobiles qui guident les "patients" montrent qu'ils agissent envers nous exactement comme ils agissent vis-à-vis de la direction. C'est preuve évidente que la confiance ne règne pas. Nous sommes des flics. »

Bernard Mottez, lundi 4 avril 1955.



« Les inconvénients de la méthode de l'interview par conversation au travail »

« Nous faisons ressortir tous les inconvénients de la méthode de l'interview par conversation au travail. Perte de temps énorme, manque de précision, introduction de la mémoire subjective, perturbation plus grande du travail, par une présence continue qui finalement attire beaucoup plus l'attention que ne le ferait l'invisible enquêteur d'un bureau. Insiste sur la difficulté au point de vue méthode et temps. Nous serions étonnés si notre présence amenait des perturbations. On pourrait penser au contraire que loin de cristalliser des tensions, elle pourrait servir d'exutoire. Que d'autre part, ou nous n'apprenons rien de

nouveau aux cadres, ingénieurs, etc., ou nous révélons des aspects inconnus de la mentalité ouvrière, qui ne peuvent que mettre au clair une situation, tout en leur conservant un aspect anonyme. Dans le premier cas nous ne courons aucun risque de perturbation, dans le second, nous ne pouvons que faciliter une compréhension plus valable des problèmes de la main-d'œuvre. Ce qui intéresse l'ingénieur. Ils nous paraissent admettre cette argumentation. »

Jacques Dofny, jeudi 7 janvier 1955.



de l'école interactionniste, cette dimension du travail sociologique est aujourd'hui parfois mise en évidence, comme dans un tableau où l'on conserve les traits de crayon de l'esquisse. Au contraire, à l'époque de l'enquête au Mont-Saint-Martin, il ne pouvait être question d'une telle relation de l'enquête en train de se faire.

En fin de compte, l'étude présentée ici conduit à se demander ce qu'est une production sociologique. L'enquête à Mont-Saint-Martin a eu deux postérités : il y a eu d'abord les rapports, ouvrages et articles mis à la disposition de la communauté sociologique ; mais il y a eu aussi l'expérience incorporée par les chercheurs eux-mêmes, masquée dans ces publications, mais qui imprégna leur œuvre ultérieure. Les choses s'inversent ainsi de ce qui est produit et de ce qui est scorie dans le travail sociologique. Le problème des refus de passation du questionnaire est totalement occulté dans l'ouvrage publié en 1966, qui cherche, alors que l'expérience du terrain s'est éloignée, à convaincre de la totale objectivité de l'enquête. Ainsi, alors que le rapport de 1955 évoque les « nombreuses difficultés rencontrées », il ne s'agit plus que de « quelques difficultés » dans l'ouvrage de 1966. Or, ces refus d'enquête constituent l'objet principal de la réflexion sociologique *in vivo*, telle qu'elle ressort du *Cahier*. Dans un moment de désespoir, le 4 avril, Bernard Mottez exprime paradoxalement cette idée en évoquant ce qui lui paraissait alors l'échec inévitable de leur enquête : « Nous aussi nous sommes bien patients ! Nous sommes aussi les patients de la recherche, finalement, car le résultat de cette enquête, ce sera l'histoire de son échec et les autres enquêteurs y auront une place plus grande qu'ils ne l'avaient espéré. »

La question du refus d'enquête opère ainsi dans cette recherche comme un « révélateur », analogue en ce sens à la question du « freinage », centrale dans la genèse de la psychosociologie du travail de Taylor à Mayo et à Roy, et qui devient, dans les années 1950, celle de la « résistance au changement », objet précisément de l'enquête au Mont-Saint-Martin. Les enquêteurs doivent convaincre leurs interlocuteurs que le travail sociologique a un sens,

ce qui suppose qu'ils s'en convainquent d'abord eux-mêmes. Le *Cahier des Gaston* ressemble à un « journal intime » des chercheurs, où ceux-ci, en exprimant leurs doutes, cherchent à se convaincre eux-mêmes du sens de leur démarche. Particulièrement significatifs sont les passages où les Gaston rendent compte des arguments qui leur sont adressés, mais aussi des réponses qu'ils donnent à leurs interlocuteurs. Ce ne sont pas en effet ici leurs pensées propres qui sont exprimées, mais le discours qu'ils s'obligent à tenir, celui du rôle social qu'ils occupent dans l'usine. Ainsi, un étonnant passage, daté des premiers temps de l'enquête, où les Gaston cherchent à convaincre la direction de l'intérêt d'une enquête quantitative, quand celle-ci souhaiterait des entretiens personnalisés avec les ouvriers [voir encadré « Les inconvénients de la méthode de l'interview par conversation au travail, *Cahier*, jeudi 7 janvier 1955 », p. 80].

Il est probable qu'en suggérant l'organisation d'entretiens qualitatifs (« conversations ») en lieu et place de l'enquête quantitative au programme, la direction cherchait une échappatoire, ou simplement à gagner du temps. Peut-être cherchait-elle aussi à ramener la démarche sociologique à une forme d'investigation psychosociale dont elle avait plus l'expérience. Les chercheurs, de leur côté, ne visaient qu'à réaliser le travail que l'on attendait d'eux : le remplissage systématique de questionnaires. Il n'empêche, on ne peut manquer d'être étonné par ce dialogue qui, au vu de l'expérience contemporaine de l'enquête sociologique en usine, semble présenter chercheurs et direction de l'établissement à front renversé. Mais surtout, après la lecture du *Cahier des Gaston*, on est frappé de ce que, finalement, les enquêteurs auront bien, de mauvais et plus souvent de bon gré, accepté de « perdre leur temps » dans ces « conversations » et que ce soit finalement ce « temps perdu » qui ait rendu possible l'obtention de l'information formelle demandée. Il est rare que l'on en conserve la trace. Le *Cahier des Gaston* constitue en ce sens un témoignage particulièrement précieux de l'histoire de la sociologie du travail.